

trionpher les principes juridiques de la Révolution. — Nécessaire! Le peut-on dire quand il est trop manifeste que ces principes n'ont pas triomphé? Et n'est-il pas plaisant, s'il n'était encore plus triste, de voir justifier par le succès un système de politique immorale qui n'a pas réussi? Nécessaire! Ecoutez ce que dit M. Louis Blanc, dans son éloquent discours de Saint-Mandé, de ce mot de Barère qui résume la politique de fer et de sang de la Terreur et de toutes les Terreurs : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas* :

« Après l'exécution de Charles I^{er}, les Stuarts revinrent dans la personne de son fils : revinrent-ils après le bannissement de Jacques II? Et les Bourbons revinrent-ils après le bannissement de Charles X, eux qui, après l'exécution de Louis XVI, étaient revenus dans la personne de Louis XVIII? Barère se trompait donc lorsqu'il disait : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Il eût été plus vrai de dire : « Il n'y a que les morts qui reviennent. »

Il n'y a que les morts qui reviennent! Voilà une parole que feraient bien de méditer les politiciens *avancés* qui ne voient rien de mieux à faire aujourd'hui dans l'intérêt de la République que de réhabiliter la mémoire de Marat. On sait que Marat ne cessait de demander un dictateur, mais un dictateur qui eût un boulet au pied et dont le pouvoir s'appliquât uniquement à abattre des têtes d'aristocrates, un dictateur d'exécutions sommaires, ce qui s'appelait dans les anciennes républiques grecques un *tyran*. Le peuple finit par trouver le dictateur qui avait été demandé à si grands cris par l'ami du peuple. Mais ce dictateur-là n'avait pas de boulet au pied et, différent de Robespierre, savait monter à cheval ; et c'est précisément en coupant des têtes qu'on lui avait fait un chemin tout droit et tout uni vers la dictature. La guillotine intelligente avait si bien travaillé, si bien dévoré les enfants de la Révolution, qu'il n'était resté aucun obstacle pour arrêter l'essor de cette gloire qui put, à son aise, épuiser les veines de la France docile et silencieuse. Et le peuple ne tarda pas à s'apercevoir que les morts revenaient. Il vit repousser les têtes des aristocrates et même sentit renaître en son âme naïve les sentiments de respect, d'admiration et de soumission qu'elles lui avaient autrefois inspirés.

F. PILLON.

BIBLIOGRAPHIE

UN POINT D'HISTOIRE NATURELLE MENTALE

Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, trad. de l'anglais, 1875, in-8° (Reinwald). — Id., *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, trad. de l'anglais, 1872, in-8° (Reinwald). — Lubbock, *L'homme avant l'histoire*. — Id., *Les origines de la civilisation*, etc., etc.

Le *Voyage d'un naturaliste*, quoique remontant déjà à quarante ans de nous,

puisqu'il s'agit de l'expédition scientifique du navire *le Beagle*, sous le commandement de l'amiral, alors capitaine, Fitz-Roy, de 1831 à 1836, est un des livres les plus vivants et les plus profondément intéressants de ce genre qu'on puisse lire. Les sujets en sont très-variés, la force et la sincérité des impressions, ainsi que la qualité exacte et ferme des observations sont à la hauteur de tout ce qu'on peut attendre de l'esprit et du caractère de M. Darwin. Enfin, la valeur philosophique des récits et remarques du voyageur n'auraient absolument rien perdu, alors même que les pays qu'il a visités seraient changés plus qu'ils ne le sont. Nous ne faisons pas ici allusion au petit nombre de traits dans lesquels on trouverait des germes du système que l'auteur a construit plus tard pour se rendre compte de l'immensité des faits dont il ne se flattait pas alors d'apercevoir la loi; mais, au contraire, nous voulons parler des impressions *avant le système*, et particulièrement de celles qui se rapportent à l'observation de la nature humaine. La meilleure manière de rendre compte d'un tel livre, ou plutôt la seule bonne, serait de citer beaucoup, et de choisir les passages où se montre la sagacité, unie aux franches, saines et parfois vives émotions du jeune naturaliste. M. Darwin était à peine âgé de vingt-deux ans quand il commença ce voyage, durant lequel il posa les bases de sa vaste érudition dans les sciences naturelles.

Un compte rendu de cette espèce ne peut toutefois trouver place dans une revue limitée comme la nôtre. Ce que nous voulons, c'est de prendre un point saillant des observations personnelles de l'inventeur du système des sélections naturelles, et de le mettre en parallèle avec la thèse absolue que le système actuel de l'évolution dicte aux auteurs pénétrés de l'esprit de ce nouveau dogmatisme.

Il est généralement reçu aujourd'hui que les sauvages les plus dégradés sont dans un état d'abrutissement *de nature*, et non *d'habitude*; de bassesse de cœur et d'entendement native, et non pas due simplement à l'action des mœurs solidaires et des conditions sociales; que l'évolution n'ayant pas opéré sur eux au même degré que sur des races plus avancées, ils possèdent, en vertu de l'hérédité biologique et mentale, une constitution psychique nativement inférieure à celle des civilisés, même sur les points essentiels de la mentalité, si bien qu'il n'y a que l'hérédité non plus, ou l'évolution, qui pût les élever plus tard au même niveau; — qu'enfin le sauvage moyen naît incapable des opérations intellectuelles et morales de l'Européen moyen. Et parmi les sauvages qu'on a coutume de citer à l'appui de cette théorie, toujours professée, ou supposée, jamais sérieusement discutée, il n'y en a pas dont l'exemple paraisse plus décisif que celui des habitants de la Terre de Feu.

« Beaucoup de voyageurs, dit Lubbock, les ont regardés comme occupant le dernier échelon de l'humanité. Decker... les dépeint moins comme des hommes que comme des bêtes, car ils mettent en pièces des corps humains, dont ils mangent la chair toute crue et toute sanglante. On ne peut découvrir chez eux la moindre trace de religion ni de gouvernement... » Suivent des traits rapportés qui dénotent la condition physique et le développement d'industrie les plus bas: « Forster les trouva remarquablement stupides, incapables de comprendre aucun de nos signes, qui pourtant étaient parfaitement intelligibles aux insulaires de la mer du Sud... L'amiral Fitz-Roy n'a aucun doute qu'ils ne soient cannibales. Presque tou-

jours en guerre avec les tribus voisines, il est rare qu'ils se rencontrent sans qu'il en résulte une bataille, et les vaincus, s'ils ne sont pas déjà morts, sont tués et mangés par les vainqueurs. Les femmes dévorent les bras et la poitrine, les hommes se nourrissent des jambes, et le tronc est jeté à la mer. En outre, dans les hivers rigoureux, quand ils ne peuvent se procurer d'autre nourriture, ils prennent la plus vieille femme de la troupe, lui tiennent la tête au-dessus d'une épaisse fumée qui provient d'un feu de bois vert, et l'étranglent en lui serrant la gorge. Ils dévorent ensuite sa chair morceau par morceau, sans en excepter le tronc, comme dans le cas précédent. Quand on leur demandait pourquoi ils ne tuaient pas plutôt les chiens, ils répondaient : Le chien prend l'*Iappo*, c'est-à-dire la loutre (1). Comme Decker, l'amiral Fitz-Roy n'a jamais assisté à aucun acte d'un caractère positivement religieux, et n'a jamais entendu parler d'aucun. » En général, les voyageurs paraissent avoir été frappés de l'état d'abrutissement des Fuégiens, plus que de celui d'aucune autre tribu, et cette manière de voir est si répandue que M. Bagehot, par exemple, dans un passage de ses conférences où il soutient que toutes les races ont connu le progrès, établit la gradation suivante : « Nulle part, pas même, je pense, chez les tribus des montagnes de l'Inde, pas même chez les naturels des îles Andaman, *pas même chez les sauvages de la Terre de Feu*, nous ne trouvons d'hommes qui soient restés absolument stationnaires. »

Après l'horreur des conditions physiques et l'absence d'industrie : nudité dans un pays glacé, nourriture dégoûtante, absence de poteries, etc., l'état du langage chez les Fuégiens paraît avoir influé beaucoup sur le jugement qu'on a porté d'eux : « Selon les missionnaires, dit Lubbock, ils ne possèdent pas de termes abstraits. » Mais cela n'est encore rien ; beaucoup de voyageurs leur ont refusé jusqu'au langage articulé. Et, en effet, il y a certaine apparence en faveur de ce jugement, puisque Darwin nous dit : « A notre point de vue, le langage de ce peuple mérite à peine le nom de langage articulé. Le capitaine Cook l'a comparé au bruit que ferait un homme en se nettoyant la gorge, mais très-certainement aucun Européen n'a jamais fait entendre bruit aussi dur, notes aussi gutturales en se nettoyant la gorge. »

Avant d'examiner si nous devons croire que l'homme de la Terre de Feu soit ce qu'il est en vertu d'une constitution héréditaire, plutôt que par l'effet dominant d'une solidarité de tribu, c'est-à-dire d'éducation et d'habitudes, il est indispensable de se rendre compte de son état mental, à l'aide de définitions plus rigoureuses que celles dont on a coutume de se contenter. La discussion des assertions des observateurs ne tourne pas à l'honneur de leur intelligence.

Et d'abord pour le langage : Darwin, qui, à propos du parler des Fuégiens, emploie ces mots singuliers : *A peine*, et *à notre point de vue*, veut dire simplement que les articulations fuégiennes sont difficilement saisissables pour nous ; et, en vérité, la remarque n'a plus alors beaucoup d'intérêt. Lui-même nous fait observer, quelques lignes plus bas (*Voyage*, p. 224), que « nous savons, nous

(1) Darwin attribue formellement le mot à un enfant, et le rend d'une manière plus vive (p. 230) : « Les chiens attrapent les loutres, et les vieilles femmes ne les attrapent pas. » Ce jeune garçon imitait par des singeries les cris et les attitudes des victimes tenues sur le feu.

autres Européens, combien il est difficile de distinguer séparément les mots d'une langue étrangère »; il aurait pu ajouter : et de distinguer, assez pour les reproduire exactement, les articulations mêmes des étrangers qui ne parlent pas leur langue avec soin et application à se faire entendre; et de bien fixer celles des personnes sans culture qui répètent, d'après la simple ouïe, des mots inconnus dont on ignore l'orthographe. Cela est d'observation vulgaire. Et maintenant jusqu'où va le défaut d'articulation ou l'excès de gutturalité des Fuégiens? Nous n'avons pas à chercher bien loin la réponse. Premièrement, il n'y a pas défaut d'aptitude chez eux, et tant s'en faut : « Ce sont d'excellents mimes... Ils répètent très-correctement tous les mots d'une phrase qu'on leur adresse (en anglais, bien entendu), et ils se rappellent ces mots pendant quelque temps. » Deuxièmement, ils sont fort capables d'apprendre cette langue étrangère et de la parler; un point sur lequel nous reviendrons. Troisièmement, on entre fort bien en conversation réglée avec eux, moyennant interprètes, et il n'est pas qu'avec de l'attention on ne puisse adapter des articulations à leurs mots, une fois connus, puisqu'on nous a donné tout à l'heure le nom fuégien de la loutre orthographié à l'européenne, et même sans y marquer la moindre aspiration : *Iappo*.

Reste la question des termes abstraits qui leur manquent. Cela nous paraît une pure plaisanterie; car qu'est-ce qu'un terme abstrait? Il faudrait le dire. S'il s'agit de l'expression des universaux, sans lesquels il n'y a pas de langage humain, ils en ont évidemment la réalité, ou les équivalents, sous une forme quelconque, puisqu'ils parlent le fuégien et qu'ils apprennent l'anglais. La pauvreté de leurs idées ordinaires et la sphère bornée de leurs préoccupations ne font rien à l'affaire, puisque c'est ici la qualité des notions qui importe, et non pas la quantité. Et s'il s'agit des abstractions proprement dites, nous voudrions bien qu'on nous dit quel est le *pourcentage* de nos villageois qui usent de termes abstraits dans la langue qu'ils parlent.

Arrivons à la religion, car il est à remarquer que les hommes positifs, et même aujourd'hui positivistes, qui se plaisent à exagérer l'infirmité constitutionnelle de la mentalité sauvage, ne manquent guère de présenter l'absence des idées religieuses comme un des caractères de cette infirmité. Il faudrait cependant s'entendre. Veut-on ravaler certaines tribus, parce que les doctrines de la religion naturelle leur sont étrangères? Mais on refuse soi-même d'admettre l'immortalité ou la création comme des inductions pouvant valoir jusque dans un état avancé de l'esprit humain. Veut-on tirer parti, pour prouver la bassesse mentale de ces hommes, de ce que leur imagination est impuissante à se déployer dans le champ des superstitions familières à toute l'humanité? En ce cas, on est démenti par les faits, et les mêmes voyageurs qui croient pouvoir noter le manque de religion, en assertion générale, rapportent le moment d'après des traits qui appartiennent incontestablement à l'ordre des imaginations religieuses. Qu'on en juge :

« Le capitaine Fitz-Roy n'a jamais pu arriver à savoir si les Fuégiens croient à une autre vie. Ils enterrent quelquefois leurs morts dans des cavernes, et quelquefois dans les forêts, sur les montagnes; nous n'avons pu savoir quelles sont les cérémonies qui accompagnent la sépulture. Jemmy Button » — un indigène qu'on avait conduit en Angleterre — « ne voulait pas manger d'oiseaux, parce qu'il ne

voulait pas manger d'hommes morts. Nous n'avons aucune raison de croire qu'ils accomplissent aucune cérémonie religieuse ; *peut-être cependant* les paroles marmottées par le vieillard avant de distribuer la baleine pourrie à sa famille affamée *constituent-elles une prière.* Chaque famille ou tribu a son *magicien* dont nous n'avons jamais pu clairement définir les fonctions. Jemmy croyait aux rêves, mais il ne croyait pas au diable. Je ne pense pas en somme que les Fuégiens soient beaucoup plus superstitieux que quelques-uns de nos marins ; car un vieux quartier-maître croyait fermement que les terribles tempêtes qui nous assaillirent près du cap Horn provenaient de ce que nous avions des Fuégiens à bord. Ce que j'entendis à la Terre de Feu qui se rapprochât le plus d'un sentiment religieux fut une parole que prononça York Minster (autre indigène), au moment où M. Bynoe avait tué quelques petits canards qu'il voulait conserver comme spécimens. York Minster s'écria alors d'un ton solennel : « Oh ! monsieur Bynoe ! beaucoup de pluie, » beaucoup de neige, beaucoup de vent. » Il faisait évidemment allusion à *une punition quelconque parce qu'on avait gaspillé des aliments qui pouvaient servir à la nourriture humaine.* Il nous raconta, à cette occasion, et ses paroles étaient saccadées et sauvages, et ses gestes violents, qu'un jour son frère retournait à la côte chercher des oiseaux morts qu'il y avait laissés, lorsqu'il vit des plumes voler au vent. Son frère dit, — et York imita la voix de son frère : — Qu'est cela ? Alors son frère s'avança en rampant, il regarda par-dessus la falaise et vit un *sauvage* qui ramassait les oiseaux ; il s'avança alors un peu plus près, jeta une grosse pierre et le tua. York ajoutait que, pendant longtemps ensuite, il y eut de terribles tempêtes accompagnées de pluie et de neige. Autant que nous avons pu le comprendre, *il semblait considérer les éléments eux-mêmes comme des agents vengeurs ;* s'il en est ainsi, il est évident que chez une race un peu plus avancée en civilisation on aurait bientôt déifié les éléments. »

Nous avouons que le sens de cette dernière observation nous échappe totalement ; car *s'il en est ainsi,* c'est-à-dire si les éléments, selon ce Fuégien, sont des *agents vengeurs,* il faut bien, conformément à la seule signification que nous puissions donner au mot *déifier* qu'il les déifie, de la manière dont les Aryas, par exemple, déifiaient les Marouts, c'est-à-dire les Vents, ou qu'il les regarde comme soumis aux ordres d'un dieu supérieur, ainsi que le font journellement des curés catholiques et des évêques. Dans les deux cas, c'est de la religion bien caractérisée.

Ce que Darwin ajoute à ce récit est intéressant. On a remarqué ce mot *sauvage* dans la bouche du Fuégien que nous appelons, nous, dans un sens bien différent, un sauvage. « Que signifient *hommes sauvages et méchants ?* Ce point m'a toujours paru très-mystérieux ; d'après ce que m'avait dit York, quand nous avons trouvé l'endroit, semblable au gîte d'un lièvre, où un homme seul avait passé la nuit, j'avais cru que ces hommes étaient des voleurs, forcés de quitter leur tribu ; mais d'autres paroles obscures me firent douter de cette explication. J'en suis presque arrivé à la conclusion que ce qu'ils appellent *hommes sauvages* ce sont des fous. » Nous ne voyons pas la nécessité de séparer les idées de méchanceté, de folie et de sauvagerie, et de choisir entre elles, quand il s'agit de qualifier des individus qui dans un pays sans gouvernement ni chef — ceci est

affirmé très-positivement — dénué en conséquence de toute sanction pénale régulière pour les violations de la coutume, refusent de se conformer à la coutume, commettent des actes sujets à réprobation, s'écartent de la tribu, vivent seuls et plus misérables encore que les autres, et peuvent enfin être bien souvent de vrais aliénés. Sauvages et méchants, c'est bien l'idée que leurs compatriotes doivent prendre d'eux ; et fous, c'est-à-dire égarés et irresponsables, et par suite objets d'un certain respect superstitieux qui interdit de les tuer, sous peine de quelque effet de colère céleste, c'est encore ce qui répond à des faits observés dans un grand nombre de tribus sauvages, et même de familles civilisées. Quoi qu'il en soit, il résulte fort clairement des témoignages de Darwin que les Fuégiens ont des idées religieuses du genre de celles qui attachent une sanction, au moins temporelle, et provenant de l'action de puissances supérieures, à certaines recommandations ou défenses ; et les facultés de divinisation et d'anthropomorphisme sont nécessairement liées à une telle manière de considérer les phénomènes. Joignez à cela cette espèce de *Benedicite* ou de prière sur les aliments, dont on nous parle, et les sorciers, c'est-à-dire les prêtres, conjurateurs et médecins, puisque partout c'est un seul et même genre mille fois décrit chez les sauvages ; et, même sans tenir compte de ce qu'on pourrait découvrir des cérémonies des Fuégiens si l'on faisait de plus longs séjours dans la Terre de Feu, on peut assurer hardiment que ces hommes possèdent l'analogie d'une religion à prêtres, à mystères, et à miracles. Et après tout, si Darwin est forcé de remarquer qu'un quartier-maître anglais possède parfois des notions tout juste à la hauteur de celles des sauvages, sur ce qui cause la tempête, nous ne sommes pas moins contraints de reconnaître que beaucoup de Français appartiennent à la même famille religieuse. C'est en être que de vouloir guérir des malades avec l'eau de Lourdes, et de mettre cette eau en bouteilles et de la colporter ; — et c'est pis que cela encore, si c'est imposture du côté des marchands d'eau, et non pas simple crédulité, comme du côté des acheteurs ; c'est en être que d'attribuer les inondations de la Garonne à la colère de Dieu contre les libres penseurs, ainsi que l'ont fait des évêques ; et celui que les mécréants appelleraient le sorcier en chef des « cent millions de catholiques » en est, quand il croit qu'un de ses prédécesseurs avait le pouvoir mental de faire tomber morts à ses pieds « les hypocrites et les menteurs (1). » Nous ne sommes pas toujours si loin des sauvages que nous prétendons l'être.

(1) Nous lisons dans une allocution du pape aux anciens employés de son gouvernement déchu (voyez le journal *le Temps* du 5 février 1876) : « Cette usurpation, mes chers, était préparée de longue main. Il y a déjà plus de vingt ans qu'un prince catholique, assis à table dans une des principales villes d'Italie, sentenciant, à la façon d'un professeur en chaire, qu'il n'avait jamais pu comprendre ce qu'avait à faire le pouvoir temporel avec le vicaire de Jésus-Christ ; et il se fondait sur cette raison que saint Pierre n'avait jamais eu un tel pouvoir. Mais ce prince ne pensait pas, et peut-être n'avait-il jamais su que, si le prince des apôtres ne jouissait pas alors en fait du pouvoir temporel, il était doué par Dieu de celui de faire mourir de mort instantanée les hypocrites et les menteurs. » On s'explique facilement qu'un prêtre regarde comme la compensation bien faible, et d'autant plus nécessaire, du pouvoir qu'il a possédé jadis d'anéantir instantanément les pécheurs sans l'emploi d'aucune machine — et de l'habitude à laquelle il a renoncé il y a moins de temps de brûler tout vifs les malheureux qui n'apprécient pas les charmes de la loi d'amour — un dernier droit qu'il regrette : celui d'entretenir une potence pour le bien de la foi. Il

Ce qui reste particulièrement à la charge des Fuégiens, ce n'est peut-être pas l'absence de tout gouvernement, puisque les gouvernements des sauvages sont d'ordinaire peu recommandables ; et pouvoir s'en passer, c'est constater une grande force de la coutume, et par conséquent une moralité relative, en tant qu'on s'y conforme assez pour ne pas ajouter la cause destructive du crime et de l'anarchie à celle qui doit agir effroyablement contre la population, dans cette région du froid, de la tempête et de la famine, où les petits enfants nus, trempés de pluie et d'eau de mer, sur une côte abominable, sont nourris de chair de baleine pourrie. Mais on ne saurait mettre en doute, parmi les imputations dont les malheureux Fuégiens sont l'objet, la barbarie extrême des mœurs, la condition sinistre des femmes, la férocité des mâles dans les explosions de colère. Peut-être tout cela ne suffit-il pas pour mettre une distinction essentielle, et pour ainsi dire scientifique, entre de telles tribus et certaines catégories de familles qui vivent en pleine civilisation au fond de nos villes et de nos campagnes, et dont les chroniques de nos tribunaux peuvent fournir d'abondantes monographies. Mais enfin supposons que, de sauvage à civilisé, chacun étant pris en son milieu, il y ait une différence aussi profonde qu'on voudra. Cette différence est-elle constitutionnelle, indélébile ? est-elle de nature à ce qu'un changement de milieu, d'éducation et d'habitudes, sans aucune intervention des lois d'hérédité et de sélection, mais dans le seul cours d'une existence individuelle, ne puisse en grande partie la racheter ? C'est ici qu'il faut entendre le naturaliste, observateur sincère :

« Je n'ai pas encore parlé des Fuégiens que nous avons à bord. Pendant le précédent voyage de l'*Adventure* et du *Beagle*, de 1826 à 1830, le capitaine Fitz-Roy prit comme otages un certain nombre d'indigènes pour les punir d'avoir volé un bateau... Le capitaine emmena quelques-uns de ces indigènes en Angleterre, outre un enfant qu'il acheta pour un bouton de nacre, déterminé qu'il était à leur donner quelque éducation et à leur enseigner quelques principes religieux, le tout à ses frais. Établir ces indigènes dans leur patrie, tel était un des principaux motifs qui avaient amené le capitaine Fitz-Roy à la Terre de Feu... Nous avions alors à bord York Minster, Jemmy Button (nom qu'on lui avait donné pour rappeler le prix qu'il avait été payé) et Fuégia Basket. York Minster était un homme d'âge moyen, petit, gros, très-fort. Il avait le caractère réservé, taciturne, morose, très-violent quand il était en colère. Il aimait beaucoup quelques personnes à bord, *son intelligence était assez développée.* » — C'est celui qu'on avait emmené homme fait. — « Tout le monde aimait Jemmy Button. » — Le garçon acheté, — « bien que lui aussi fût sujet à de violents accès de colère », — Il était fort gai, riait presque toujours, et, rien qu'à voir ses traits, on devinait immé-

semble que dans cet ordre d'idées tout sacerdotal, Dieu devrait se trouver mis en demeure de rétablir les choses en l'état primitif, et de conférer au représentant du prince des apôtres la faculté, redevenue indispensable, que le prince des apôtres avait. Peut-être la déclaration de l'infailibilité pontificale est-elle un acheminement à préparer les peuples à la manifestation d'un tel pouvoir. Qui sait même s'il n'est pas demeuré à l'état latent, imperdable au fond, comme l'inspiration du Saint-Esprit ? Les journaux catholiques nous apprennent de temps à autre à regarder comme des punitions divines les morts de certaines personnes, les épizooties, épiphyties, etc. Que n'ajoutent-ils que les actes mentaux du pape en sont les agents de distribution ?

diatement son excellent caractère. Il éprouvait une profonde sympathie pour quiconque souffrait ; quand la mer était mauvaise, j'avais souvent le mal de mer ; il venait alors me trouver et me disait d'une voix plaintive : Pauvre, pauvre homme ! Mais il avait navigué si longtemps que rien n'était plus drôle à son sens qu'un homme ayant le mal de mer ; aussi se détournait-il ordinairement pour cacher un sourire ou même un éclat de rire, puis il répétait son « Pauvre, pauvre homme ! » Bon patriote, il avait coutume de dire tout le bien possible de sa tribu et de son pays, où il y avait, disait-il, ce qui était parfaitement vrai d'ailleurs, une grande quantité d'arbres. Mais il se moquait de toutes les autres tribus. Il déclarait emphatiquement que dans son pays *il n'y avait pas de diable.* » Ceci ressemble fort à de l'indépendance d'esprit, et même à une pierre jetée dans le jardin du missionnaire, le R. Matthews, qui s'était occupé de l'éducation de Jemmy ! — « Il était petit, gros, gras et extrêmement coquet. Il portait toujours des gants, se faisait couper les cheveux et éprouvait un violent chagrin si l'on venait à salir ses bottes bien cirées. Il aimait beaucoup à se regarder dans un miroir, ce dont s'aperçut bien vite un petit Indien fort gai de Rio Negro qui resta avec nous à bord pendant quelques mois et qui avait l'habitude de se moquer de lui. Jemmy, fort jaloux des attentions que l'on pouvait avoir pour ce petit garçon, ne l'aimait pas du tout et avait coutume de dire en hochant gravement la tête : « Trop de gaieté ! » Quand je me rappelle toutes ses bonnes qualités, j'éprouve encore aujourd'hui, je dois l'avouer, *le plus profond étonnement à la pensée qu'il appartenait à la même race que les sauvages ignobles, infects, que nous avons vus à la Terre de Feu, et que probablement il avait le même caractère qu'eux ;* » — ou bien eux le même caractère que lui. La pensée n'est pas absolument claire ; mais continuons : « Fuégia Basket, enfin, était une jeune fille gentille, *modeste, réservée*, aux traits assez agréables, mais qui quelquefois s'assombrissaient. *Elle apprenait tout fort vite, et surtout les langues.* Nous avons la preuve de cette étonnante facilité par la quantité d'espagnol et de portugais qu'elle apprit en fort peu de temps à Rio de Janeiro et à Montevideo, et par ce qu'elle était arrivée à savoir d'anglais. York Minster se montrait fort jaloux des attentions que l'on pouvait avoir pour elle, et il était clair qu'il avait l'intention d'en faire sa femme dès qu'il serait de retour dans son pays.

« Bien que tous trois *comprissent et parlassent assez bien l'anglais*, il était singulièrement difficile de savoir par eux quelles étaient les habitudes de leurs compatriotes... » Ici, Darwin rend compte de certaines difficultés qu'on trouve à obtenir des explications et des réponses précises, difficultés qui toutefois ne sont pas bornées, comme il semble le croire, à nos rapports avec des enfants ou des sauvages, mais que chacun a pu rencontrer en s'abouchant avec des gens d'une culture inférieure et d'un esprit peu exercé, en tous pays.

Il faut à présent suivre l'histoire de ces naturels et se faire une idée de l'opposition qui s'était produite en si peu d'années entre leur goûts, leurs jugements, et ceux de leurs compatriotes. On les débarque à un point de la côte peu éloigné de leur tribu, et qui paraît favorable à un établissement. On les y installe, sur leur demande ; « on passe cinq jours à leur construire trois grands wigwams, à débarquer leur bagage, à labourer deux jardins et à les ensemercer. »

« Le lendemain de notre arrivée, les Fuégiens se présentent en foule ; la mère et les frères de Jemmy arrivent aussi. Jemmy reconnaît à une distance prodigieuse la voix de Stentor d'un de ses frères. Leur première entrevue est moins intéressante que celle d'un cheval avec un de ses vieux compagnons qu'il retrouve dans un pré. Aucune démonstration d'affection ; ils se contentent de se regarder bien en face pendant quelque temps, et la mère retourne immédiatement voir s'il ne manque rien à son canot. York nous apprend cependant que la mère de Jemmy s'était montrée inconsolable de la perte de son fils et l'avait cherché partout, pensant qu'on l'avait peut-être débarqué après l'avoir emmené dans le bateau. Les femmes s'occupèrent beaucoup de Fuégia et eurent toutes sortes de bontés pour elle. Nous nous étions déjà aperçus que Jemmy avait presque oublié sa langue maternelle, et je crois qu'il devait être fort embarrassé en toutes circonstances, car il savait fort peu d'anglais. Il était risible, mais on ne riait pas sans un certain sentiment de pitié, de l'entendre adresser la parole en anglais à son frère sauvage, puis lui demander en espagnol « No sabe? » s'il ne le comprenait pas.

» Tout se passa tranquillement pendant les trois jours suivants, alors que l'on bêchait le jardin et que l'on construisait les wigwams. Il y avait environ cent vingt indigènes réunis à cet endroit. Les femmes travaillaient avec ardeur, tandis que les hommes flânaient toute la journée, sans cesser un seul instant de nous surveiller. Ils demandaient tout ce qu'ils voyaient et volaient tout ce qu'ils pouvaient... » Les Anglais croient pouvoir s'absenter pour une tournée de quelques jours, et reviennent à la station :

» De nouvelles troupes de Fuégiens arrivaient constamment. York et Jemmy avaient perdu bien des choses, et Matthews (le missionnaire) presque tout ce qu'il n'avait pas eu la précaution d'enterrer. Les indigènes semblaient avoir cassé ou déchiré tout ce qu'ils avaient pris, et s'en être partagés les morceaux. Matthews était harassé de fatigue ; nuit et jour les indigènes l'entouraient et faisaient, pour l'empêcher de dormir, un bruit incessant autour de sa tête. Un jour, il ordonna à un vieillard de quitter son wigwam ; mais celui-ci revint immédiatement, une grosse pierre à la main. Un autre jour, une troupe entière vint armée de pierres et de bâtons, et Matthews fut obligé de les apaiser à force de présents. D'autres, enfin, voulurent le dépouiller de ses vêtements et l'épiler complètement. Nous arrivions, je crois, juste à temps pour lui sauver la vie. Les parents de Jemmy avaient été assez vains et assez fous pour montrer à des étrangers tout ce qu'ils avaient acquis et pour leur dire comment ils se l'étaient procuré. Il était bien triste d'avoir à laisser nos trois Fuégiens au milieu de leurs sauvages compatriotes, mais ils ne ressentaient aucune crainte, et cette pensée était pour nous une grande consolation. York, homme fort et résolu, était à peu près sûr de sortir sain et sauf, ainsi que sa femme Fuégia, des pièges qu'on pouvait lui tendre. Le pauvre Jemmy semblait désolé, et eût été, je crois, fort heureux alors de revenir avec nous. Son frère lui avait volé bien des choses, et pour employer ses propres paroles : « Comment appelez-vous cela ? » il se moquait de ses compatriotes : *Ils ne savent rien*, disait-il, et, contrairement à toutes ses habitudes d'autrefois, *il les appelait d'abominables coquins*. Bien qu'ils n'aient passé que trois ans avec des

hommes civilisés, nos trois Fuégiens auraient été heureux, je n'en doute pas, de conserver leurs nouvelles habitudes. Mais c'était là chose absolument impossible. Je crains même beaucoup que leur visite en Europe ne leur ait pas été fort utile. »

Treize mois après, le capitaine Fitz-Roy revint dans les mêmes parages, et nous avons la suite de l'histoire d'York et de Jemmy. Elle n'est pas moins intéressante que le début. « Un petit canot portant un petit drapeau à la proue s'approcha de nous, et nous voyons que l'un des hommes qui le montent se lave le visage à grande eau pour enlever toute trace de peinture. Cet homme, c'est notre pauvre Jemmy, aujourd'hui un sauvage maigre, hagard, à la chevelure en désordre et tout nu, sauf un morceau de couverture autour de la taille. Nous ne le reconnaissons que quand il est tout près de nous, car *il est tout honteux*, et tourne le dos au vaisseau. Nous l'avions laissé gras, propre, bien habillé ; jamais je n'ai vu changement aussi complet et aussi triste. Mais dès qu'il est habillé, dès que le premier trouble a disparu, *il redevient ce qu'il était*. Il dîne avec le capitaine et mange aussi proprement qu'autrefois. Il nous dit qu'il a trop, il voulait dire assez à manger, qu'il ne souffre pas du froid, que ses parents sont de braves gens, et qu'il ne désire pas revenir en Angleterre. Dans la soirée, nous découvrons la cause de ce grand changement dans les idées de Jemmy : sa jeune et jolie femme arrive sur le vaisseau. Toujours reconnaissant, il avait apporté deux magnifiques peaux de loutre pour ses meilleurs amis, et des pointes de lance, ainsi que des flèches fabriquées par lui-même pour le capitaine. Il nous dit qu'il a construit lui-même son canot et *se vante de pouvoir parler un peu sa langue maternelle !* Mais, fait fort singulier, il paraît avoir enseigné quelques mots d'anglais à toute sa tribu. Jemmy avait perdu tout ce que nous lui avions laissé. Il nous raconta que York Minster avait construit un grand canot et que, accompagné de sa femme Fuégia, il était retourné depuis plusieurs mois dans son pays. *Il avait pris congé de Jemmy par un grand acte de trahison : il lui avait persuadé, ainsi qu'à sa mère, de venir avec lui dans son pays, puis, une belle nuit, il l'avait abandonné en lui enlevant tout ce qu'il possédait. »*

Il serait bien long, et nous nous flattons qu'il serait superflu de reprendre par le détail tous les traits qu'on vient de voir, soit des mœurs des Fuégiens, soit du caractère, des idées et des actes de Jemmy, et de les comparer aux opinions courantes sur les facultés natives des sauvages les plus abrutis et la puissance de l'hérédité psychologique chez les races humaines. Il ressort de ces traits et de ces intéressants récits, et même avec la dernière clarté, ce nous semble : premièrement, que ce qui compose le fond des notions et des mœurs d'une tribu sauvage, c'est un *système d'habitudes*, système, que l'éducation, l'exemple, le langage, les jugements reçus, répétés et imposés, l'inévitable solidarité des hommes d'une même société tendent énergiquement à conserver et à perpétuer, et d'autant plus qu'il s'introduit moins de changements dans les circonstances externes. C'est cela même qui constitue ce que nous appelons la *race éthique*, et dont le pouvoir, sur un individu donné, paraît l'emporter beaucoup sur les penchants vraiment natifs, en ce qui touche la moralité de l'*homme moyen* de la tribu. En second lieu, on voit par l'histoire de Jemmy, jusqu'à quel point il est possible, en peu de temps, de

délivrer un homme, pris à un âge convenable, des liens du *système*, de le planter en grande partie dans une *race éthique* différente de la sienne, et de l'établir dans un état mental assez rapproché de celui d'un homme moyen d'une autre race. Troisièmement, enfin, on remarquera que des deux individus soumis à l'épreuve, dans le cas que nous avons rapporté, si tous deux parviennent à un développement intellectuel qu'on n'aurait pas attendu d'eux, vu leur origine, l'un toutefois se trouve être un franc honnête homme, et très-aimable, l'autre un vaurien dont la conduite peut passer pour criminelle, au point de vue de sa tribu même. Il serait facile ici de tirer parti pour notre thèse, de ce fait, que Jemmy est retiré, encore enfant, des mains de ses compatriotes, au lieu que York Minster a subi, avant son voyage en Angleterre, l'influence complète de son milieu. Mais cette observation n'est même nullement nécessaire. Qui doute que tel matelot anglais, à bord du *Beagle*, n'eût pu être parfaitement capable de l'acte de trahison commis par York Minster, s'il avait été placé dans de semblables circonstances ? Il en est de cela comme de la superstition de ce quartier-maître rapportée par Darwin. Nous avons parmi nous, au sein de nos *racés*, des hommes, plus que cela, des espèces de *tribus* d'hommes, dont les idées habituelles, et les mœurs, et l'intelligence ne donneraient pas lieu à une comparaison avantageuse avec celles des Fuégiens, si surtout on ôtait la peur du code du nombre de leurs mobiles.

Darwin écrivant, longtemps après le voyage de *Beagle*, son livre de la *Descendance de l'homme*, n'a pas changé d'opinion sur des faits qui l'avaient beaucoup frappé. « On range, dit-il dans cet ouvrage, les Fuégiens parmi les barbares les plus inférieurs ; mais j'ai toujours été surpris de voir combien les trois naturels de cette race, à bord du vaisseau *le Beagle*, qui avaient vécu quelques années en Angleterre, et qui parlaient un peu la langue de ce pays, nous ressemblaient par leurs dispositions et la plupart de nos facultés mentales » (p. 35, t. I de la traduction française). Et dans un autre endroit (p. 251) : « Les indigènes américains, les nègres et les Européens diffèrent autant par leur esprit que trois autres races quelconques qu'on pourrait nommer ; cependant, tandis que je vivais avec les Fuégiens, à bord du *Beagle*, je fus constamment frappé, chez ces derniers, de nombreux petits traits de caractère, montrant combien leur esprit était semblable au nôtre ; il en fut de même d'un nègre de pur sang avec lequel j'ai été autrefois très-intime. » Pour faire suite immédiatement à ce passage, M. Darwin nous dit : « La lecture des livres intéressants de M. Tylor et de sir J. Lubbock laisse une profonde impression de la ressemblance qui existe entre les hommes de toutes races dans les goûts, dispositions et habitudes. C'est ce que montre le plaisir qu'ils prennent tous à danser, à faire une musique grossière, à se peindre, se tatouer ou s'orner autrement, — leur compréhension mutuelle de leur langage gesticulé, — et, comme je le montrerai dans un futur essai, la similitude d'expression de leurs traits, les mêmes cris inarticulés qu'excitent chez eux les mêmes passions. » Mais pour être tout à fait dans la vérité, M. Darwin aurait eu à remarquer que si les auteurs qu'il cite constatent en effet cette ressemblance passionnelle des hommes de toutes races, ils insistent d'un autre côté avec une exagération systématique et fort peu scientifique sur les différences intellectuelles et morales des sauvages et des civilisés. Ses propres observations, au contraire, tendent fortement à prouver, nous venons de le voir, que

la ressemblance générale des hommes de toutes races, *en tant qu'ils sont nés, ou abstraction faite du milieu social et des habitudes contractées par les individus dans ce milieu, ne se dément pas, quand on considère les aptitudes communes et moyennes en fait d'entendement et de moralité.*

Or, ce point est de très-grande conséquence. Les auteurs évolutionnistes des livres à hypothèses et à systèmes sur les temps préhistoriques supposent que les sauvages actuels peuvent être pris pour les représentants de l'humanité dans une phase primitive, et, partant de là, ils se servent d'une prétendue infériorité mentale *organique*, avoisinant même la nullité d'entendement et de sens moral, chez le sauvage, pour nous faire de ce dernier un spécimen observable d'une sorte d'homme intermédiaire entre l'homme et l'animal. Si cette ressource vient à leur être enlevée par des observations plus exactes *sur l'homme naturel moyen, soustrait à l'action de son milieu*, les évolutionnistes se trouvent, avec leur système, en face de l'intervalle impossible à combler de l'homme de toutes races et de l'animal de toutes autres espèces.

C'est précisément ce qui arrive à M. Darwin, qui, après avoir conclu de la ressemblance des hommes de toutes races à la descendance commune de tous les hommes, est obligé de prouver la ressemblance de l'homme et de l'animal, pour en conclure la descendance commune de tous les animaux, l'homme compris. Mais la partie du livre de la *Descendance de l'homme* où se trouvent les arguments en faveur de cette ressemblance, vue du côté intellectuel et moral, est extrêmement faible, vague pour les formules, incertaine pour les observations, nulle pour les définitions, en un mot aussi peu scientifique que possible. Les naturalistes qui abordent des sujets philosophiques semblent se croire affranchis par là même de toute obligation de sévérité dans la méthode, et de rigueur dans les constatations, et de précision dans les distinctions indispensables. C'est ce qui s'appelle faire implicitement un mauvais compliment aux philosophes. Mais un savant devrait procéder autrement et, de deux choses l'une : ou tenter un effort sérieux pour communiquer aux inductions et déductions des thèses philosophiques qu'il se permet quelque chose de l'exactitude qu'il a coutume d'apporter à l'étude des sujets techniques de sa compétence ; ou renoncer à faire figurer ces sortes de raisonnement dans les livres de science, en essayant ainsi de leur procurer une autorité qui ne leur est point due.

Nous aurons à justifier un reproche que nous ne faisons ici que jeter en avant. Pour conclure maintenant sur le sujet du présent article, et ne laisser place à aucun malentendu, nous devons faire observer que notre intention n'a été nullement de contester le principe de l'hérédité psychologique, entre de certaines limites que l'expérience peut seule déterminer — et c'est un ordre d'expériences encore peu ou mal exploré — mais de revendiquer l'habitude individuelle, l'éducation et la solidarité sociale, comme principes et causes en première ligne du développement mental et moral de l'homme dans les différentes races. RENOUVIER.

Le rédacteur-gérant : F. PILLON.